

J'ai ouvert les yeux. La lumière pénétrait en franges horizontales, filtrée par les persiennes qui couvraient la grande fenêtre rectangulaire. Je n'étais pas étendu sur mes draps lustrés, je n'appuyais pas ma brillante tête sur le coussin vermillon, ni ne contemplais les étoiles au plafond de ma chambre. Le lit sur lequel je me trouvais était un lit inclinable pour malades, pourvu d'une télécommande avec trop de boutons que quelqu'un avait mise dans ma main droite, un lit aux draps si blancs qu'ils luisaient dans l'obscurité. C'était la chambre 327 de la Clinique Ignatiev et j'étais sur le point de me transformer, par magie, en l'inimitable Pedro Akira.

À côté de moi se trouvait étendu le véritable Pedro Akira. Les mains jointes sur la poitrine, déposé dans un cercueil blanc à l'extérieur et blanc à l'intérieur. On lui avait enfilé un smoking trois ou quatre tailles plus grandes que son corps, un smoking dont les manches cachaient presque entièrement ses mains, laissant seulement voir ses ongles brillants. Il avait des épaulettes. On avait prudemment recouvert sa tête en bouillie d'une sorte de serviette blanche, et sur celle-ci on avait posé un masque du genre de ceux que portent les joueurs de hockey sous leur casque, ou les assassins paranormaux de l'au-delà dans certains films d'épouvante. Il ne faisait pas peur, Pedro Akira transformé en

psychopathe de match de hockey, il faisait plus pitié que peur.

De la rue parvenaient les cris d'une foule : de vieux slogans du Mouvement Amarillo et d'autres partis de l'opposition mêlés à des accusations contre le gouvernement au sujet de l'attentat. J'ai imaginé la foule. Des jeunes, tous pleins d'espoir. Eux, en revanche, ils faisaient peur : dans peu de temps, ils allaient vouloir que je satisfasse toutes leurs attentes, que je sois comme Akira (ou mieux qu' Akira : un Akira ressuscité de ses cendres : un Akira à la puissance Akira). Par contre, le grand homme, le véritable Pedro Akira, allongé dans son cercueil à côté de moi, inspirait une grande pitié. Une pitié réelle, profonde, qui rendait ma gorge dure. Une pitié qui destituait n'importe quel autre sentiment que je pourrais héberger : une pitié qui, au fur et à mesure que la nuit avançait, se transformait en une colère contenue, et qui, presque au lever du jour, me faisait jurer que je le ferais, que je n'aurais pas de compassion : que je serais le meilleur interprète dont le grand Pedro Akira avait jamais pu rêver.

\* \* \*

Tout cela est arrivé lorsque, enfin, j'ai pu me retrouver seul, lorsque sont sortis de la chambre le conseiller Jorge Parra, le chef des gardes du corps Jairo Calderón et aussi le docteur Neira et sa fille, la douce infirmière Ada Neira. L'opération avait commencé beaucoup plus tôt, dans le coffre d'un 4×4 de marque japonaise. C'était là que j'étais, moi, le précieux chargement, respirant à moitié à cause d'un bandage qui me recouvrait le visage presque en entier, y compris les deux orifices nasaux. J'étais fourré dans un carton perforé et renforcé avec du ruban adhésif, et je me sentais déjà très affecté par les deux cigarettes de marihuana et les cinq cocktails avalés l'après-midi.

Lorsque le véhicule s'est arrêté dans le seul coin du parking que les caméras de sécurité ne couvraient pas, j'ai pu entendre comment le chef des gardes du corps du défunt donnait l'ordre à ses hommes de s'en aller. *Le doctor Parra monte avec moi pour rendre visite au doctor Akira, a-t-il dit, on se voit demain, à huit heures, au siège du parti.*

Lorsque les trois autres 4×4 ont eu démarré et que le silence est tombé, on a ouvert le coffre. Jairo Calderón, chef des gardes du corps, a défait le carton dans lequel ils me transportaient. J'ai pu voir face à moi une civière équipée d'une multitude de types de tuyaux, de récipients et de petits écrans. Calderón m'a soulevé, étendu sur la civière et recouvert d'un drap. La dernière chose que j'ai vue, ç'a été une jeune infirmière, au visage parsemé de taches de rousseur, qui me posait un masque sur le nez et la bouche. La même infirmière soulevait un chiffon de couleur blanche avec des motifs bleu clair, comme celui qui avait recouvert la tête de sœur Thérèse de Calcutta, et m'en couvrait le visage. Le tissu était humide. Je me suis évanoui. J'ai repris connaissance dans la chambre 327. Une fois conscient, j'ai repoussé avec précaution le tissu bleu et blanc pour voir quelque chose. J'ai vu, très près de mon visage, recouverte par son uniforme blanc, la poitrine menue de l'infirmière aux taches de rousseur et aux cheveux noirs. J'ai senti son parfum. Une porte coulissante s'est ouverte et par cette ouverture est apparu Jorge Parra, agitant nerveusement son portable. L'infirmière s'est placée derrière moi, a redressé le dossier de la couchette en pressant un bouton et a remis en place le tissu sur ma tête, de sorte que je ressemblais vraiment à la petite bonne sœur de Calcutta.

Comme la petite bonne sœur, j'ai été amené de cette chambre à une autre. Dans l'autre m'attendaient Jairo Calderón et le docteur Neira, éclairés par les franges de lumière qui venaient de la rue. Il y avait aussi Jorge Parra,

bien sûr, qui continuait à agiter son portable et criait en murmurant que l'on m'allonge dans le lit, qu'on n'avait pas de temps. Lorsque j'ai été installé dans mon nouveau lit à tuyaux, l'infirmière Ada Neira a essayé de sortir la civière pour effacer la dernière des preuves du troc, mais la civière était coincée. J'ai cessé, un instant, de poser mon regard sur elle et l'ai baissé pour trouver ce qui empêchait la civière de passer. C'est alors que j'ai vu le cercueil blanc de Pedro Akira. Ce ne pouvait être personne d'autre, ce cadavre masqué. À la frayeur causée par pareille découverte s'est ajoutée une autre frayeur : la chambre s'est éclairée à l'improviste. J'ai pu voir comment Calderón s'agenouillait à côté de moi et levait son très long pistolet pour viser l'ampoule. Il y a eu une seconde de panique pendant laquelle nous nous sommes tous mutuellement regardés avec les yeux très ouverts.

Parra s'est approché, éclairé de plein fouet, pour soulever une extrémité de la civière et la faire passer au-dessus des pieds du défunt Pedro Akira, répétant trop souvent les mots *vas-y, vas-y, vas-y, vas-y, vas-y*, comme s'il éternuait. Lorsque la lumière a été de nouveau éteinte, le conseiller plénipotentiaire a donné quelques tapes dans le dos du médecin, a fait la bise à l'infirmière et a enfin quitté la chambre. Le chef des gardes du corps, Jairo Calderón, l'a suivi, obéissant, et j'ai commencé à retrouver mon calme. Je me suis complètement rasséréiné lorsque le médecin s'est approché de moi et m'a dit ce que je savais déjà de la bouche de Parra : qu'il était le meilleur ami de Pedro Akira, que je pouvais l'appeler docteur Neira, que cette opération avait son appui total, qu'il était non seulement chirurgien en chef de cette clinique, mais aussi l'un des fondateurs et membres du Comité central du Mouvement Amarillo. Ensuite, il a posé une main sur mon épaule et m'a dit : *Nous sommes avec toi*. Les larmes me sont venues aux yeux. Les sens encore tourneboulés par

au moins deux substances psychotropes, je me suis demandé si mon visage en pleurs ressemblait à celui de Pedro Akira avant la pluie de balles ou s'il commençait à ressembler déjà à celui de Pedro Akira après la pluie (ou alors si c'était juste le visage de sœur Thérèse de Calcutta). J'ai ri à voix haute, entre les larmes. Le docteur Neira et sa fille ont quitté la chambre, me laissant seul avec le cadavre de mon jumeau.

Une fois seul, j'ai de nouveau pleuré. Pour Pedro Akira. Pour la République. Pour ceux qui chantaient à l'extérieur, sous la bruine. Pour les types gris comme papa qui avaient gâché leur vie à attendre que tout change, que les choses ne soient pas comme elles l'avaient toujours été, attendant que le transistor à piles les avertisse qu'enfin tout était différent. Je me suis endormi en pleurant. À un certain moment de la nuit, le chef des gardes du corps, Jairo Calderón, est entré. Il a fermé le cercueil d'Akira, l'a relevé avec une des poignées, l'a mis en appui sur un morceau de tissu qu'il avait apporté et l'a emporté penché, tirant de l'extrémité de la bière. Lorsqu'il a ouvert la porte, j'ai pu voir Ada Neira qui montait la garde dans couloir, un livre à la main. Je me suis rendormi.

\* \* \*

Parvenus à ce point, tous ceux qui écoutent patiemment se poseront des questions sur les raisons qui m'ont amené jusqu'à la Clinique Ignatiev ; sur les raisons qui m'ont fait quitter le paradisiaque quartier La Esmeralda, la confortable et médiocre maison de ma mère, mon abondante provision de cocktails, ma chambre étoilée, mon jardin fleuri, mon couvre-lit vermillon ; sur les raisons qui m'ont arraché à la chaleur d'un foyer pour que je me traîne dans une boîte en carton jusqu'à cette chambre d'hôpital

dans laquelle un mort avec un masque était ma seule compagne.

Ça n'a pas été l'ambition ni la soif de pouvoir. Ç'a été plutôt les voix : celle de ma mère morte et celle de mon père vivant. Tous deux croyant toujours, depuis les jours déjà lointains de ma plus imberbe adolescence, que je n'étais rien. Rien de rien. Croyant que je n'étais pas non plus un mauvais reflet du très grand Pedro Akira. Tous deux convaincus de mon absolue inaptitude aux réalités du monde, depuis toujours, et donc convaincus également de leur échec total dans leur tâche de parents (et convaincus de l'imminente extinction de notre vénérable saga familiale). Maman, depuis l'au-delà, priant toujours pour que je cesse de n'être personne et me transforme enfin en quelqu'un, même si c'était en remplaçant un autre être humain d'apparence similaire. Papa, qui n'est jamais allé aussi loin, et qui a seulement demandé à ses propres dieux qu'une fois Pedro Akira mort j'abandonne, définitivement, l'idée échevelée que notre ressemblance physique nous apparentait d'une certaine manière. Il croyait, quel naïf, que sans Akira vivant j'allais désormais finir mes études universitaires ou m'engager dans un quelconque travail, ou monter une petite affaire, qui les remplirait d'orgueil, lui et la défunte.

Je n'ai donc pas eu le choix. Ou bien je continuais à être qui j'étais et je me condamnais à affronter le mépris, l'oubli et l'opprobre de mes propres géniteurs, ou bien je volais l'identité du grand Pedro Akira pour goûter avec ma propre langue les miels aigres-doux du pouvoir.

\* \* \*

Le premier jour en tant que guide et personnage de la Patrie, je l'ai passé à mettre en blanc mes magnifiques yeux noirs. J'ai rendu crédible le miracle d'avoir survécu à trois

balles dans le crâne. J'ai joué avec une virtuosité inimitable mon rôle de malade au stade terminal. Les seuls témoins ont été l'Histoire, avec majuscule, et une infirmière avec des taches de rousseur et des cheveux noirs qui répond au nom d'Ada Neira. À la fin de l'après-midi, j'ai trouvé le portefeuille d'Akira sur la table de nuit. C'était sûrement Parra qui l'avait laissé pour moi. Un vieux portefeuille, en cuir marron, élégant. Je l'ai ouvert. Dedans, il y avait son permis de conduire, sur lequel le leader, encore étudiant, souriait. Son livret militaire, lorsqu'il était encore plus jeune, lunettes épaisses, cheveux longs. Sa carte d'identité, renouvelée il y a peu, avec une photo sur laquelle on voyait déjà sur lui la fatigue des ans. Il y avait aussi une petite image de la Vierge, l'écusson d'une équipe de football, trois billets de vingt mille, qu'il avait sûrement touchés quelques heures auparavant. Deux cartes de crédit. Dans la plus petite poche, la photo d'un enfant habillé de vêtements des années soixante-dix, un enfant joufflu et souriant, en technicolor, certainement lui-même.

Si la visite de la maman d'Akira s'est déroulée sans heurts, en revanche elle a provoqué chez moi beaucoup de problèmes. La maman d'Akira était physiquement mal en point (plus que moi, son fils imaginaire : à moitié aveugle, à moitié sourde), et étant donné le temps qu'elle a passé dans la chambre, la préparation de mon personnage que la douce infirmière Ada Neira avait conçue quelques heures auparavant a été inutile. Elle m'avait rasé les cheveux, badigeonné le cou d'un liquide rouge, enfilé un masque à oxygène sans oxygène, complètement recouvert le visage de bandages, collé sur la tête avec du sparadrap un bonnet de bain bleu, posé une sonde de sérum sans sérum, immobilisé les bras avec des bandes élastiques et branché un moniteur de signes vitaux à un doigt. Peu avant qu'entre la vieille dame, la douce infirmière avait posé en plus l'une de ses mains légères sur ma

vaste poitrine, l'avait laissée là quelques secondes et s'était éloignée après m'avoir dit à l'oreille : *Toi, ne fais que respirer.*

Ça m'a plu qu'elle me tutoie (comme son père et comme Parra : on aurait dit que dans le Mouvement Amarillo tout le monde se tutoyait, au contraire de ce qui se passait dans la réalité). Grâce aux préparatifs diligents de la douce Ada, je n'ai pas pu lui dire qu'il m'était impossible de bien respirer parce que le faux masque à oxygène ne laissait pas passer suffisamment d'air. Tandis que la mère de Pedro Akira pleurait, récitait le rosaire, mentionnait des anecdotes du temps où Akira était étudiant à l'Université publique, se remettait à pleurer, se plaignait, moi j'étouffais lentement, j'avais la tête qui me tournait de plus en plus, et je me demandais ce qui se passerait si je ne tenais plus le coup et si je vomissais sur la dame ou si je crevais faute d'air. Avec la voix entrecoupée, elle m'a murmuré à l'oreille : *Je sais que tu vas te tirer de tout ça. Tu es plus fort qu'eux.* Et elle a aussi murmuré en guise d'au revoir : *On a tous besoin de toi.*

L'infirmière avait fait clairement comprendre à la mère d'Akira que j'étais dans une sorte de coma provoqué, avec les symptômes vitaux réduits au minimum, à moitié mort. Il n'était donc pas possible que je pleure. Mais lorsque j'ai entendu les paroles de la mère (et affaibli comme je l'étais par l'asphyxie), je n'ai pas pu me retenir. Au bouleversement d'entendre cette femme prononcer des phrases qui avaient l'air tirées d'une tragédie grecque s'est ajoutée l'émotion d'entendre aussi les cris qui parvenaient de la rue malgré la bruine : la foule de la manifestation, enflammée par l'espoir de me voir vivant. L'infirmière Ada Neira est entrée alors que j'étais en pleine crise. Elle a entraîné de manière affectueuse madame Akira jusqu'à la porte. J'ai avalé les larmes et la morve, j'ai réussi à retirer l'une de mes mains de son lien



et j'ai enlevé les bandes et le masque de ma bouche tremblante. J'ai alors avalé tout l'air qu'il y avait dans la chambre, rien que pour pouvoir sangloter comme un bébé. Lorsque je me suis calmé, j'ai voulu me lever et me pencher à la fenêtre, mais j'ai compris qu'une action de ce genre pourrait mettre en péril l'opération et le futur de la République.

*Tu es plus fort qu'eux*, avait dit madame Akira.

Je suis resté là à me souvenir d'elle, pleurant tout bas, en position fœtale. Plus tard, après un sommeil troublé, je me suis demandé ce que je faisais là, à écouter les jeunes du Mouvement Amarillo qui se laissaient tremper pour moi. Ce que je faisais à écouter leurs chants tristes et à tromper une vieille dame à moitié aveugle, lui faisant croire que son fils était toujours en vie. La bruine dans le cadre de la fenêtre m'a bercé, jusqu'à ce que je puisse dormir de nouveau.

\* \* \*

J'ai rêvé du cercueil blanc de Pedro Akira. Il était coincé dans la circulation de la ville. La Calle Mayor n'était qu'un embouteillage, les voitures klaxonnaient sous la bruine, l'un des conducteurs se penchait par la portière et criait au cercueil d'Akira de bouger, qu'il empêchait de circuler. Le cercueil était ouvert, entièrement blanc. Akira était mort, dedans, avec son costume et son masque d'épouvante, se mouillant sous la pluie. Il lui était impossible de se déplacer dans quelque direction que ce soit.

Quelques instants après le cercueil blanc de Pedro Akira flottait à la surface d'une retenue d'eau recouverte de mousse industrielle. Tout sentait la merde et le plastique brûlé. Le cercueil était entraîné par des courants souterrains jusqu'à un torrent qui partait de la retenue. Il descendait à grande vitesse le cours d'eau, évitant les

rochers, les bancs de sable, toujours plus rapide, depuis la cordillère jusqu'aux terres basses et chaudes.

Moi, je le voyais passer de la rive et en même temps de la hauteur d'un oiseau en vol, mais j'étais aussi en train de l'attendre dans un méandre, avant qu'il apparaisse. Lorsque, enfin, il apparaissait, je m'apercevais que nous étions juste avant des cataractes qui allaient en finir avec le cercueil blanc de Pedro Akira, avec le corps de Pedro Akira et avec Pedro Akira aussi.

Plein d'angoisse, sentant que je ne pouvais pas respirer, je courais avec de l'eau jusqu'à la taille vers le cercueil qui avançait. Je pouvais voir le profil du masque de Pedro Akira. Il était trop tard. Par les yeux de l'oiseau, je pouvais voir comment Akira et son cercueil tombaient séparément dans le vide des cataractes et se déchiquetaient contre les rochers.

Sur un terrain pelé de la montagne qui se trouvait de l'autre côté du cañon, il y avait des hommes armés. En uniforme militaire, mais en caleçon. Ils faisaient la fête en tirant en l'air à la mitrailleuse. Je sentais que j'étais entraîné par le courant. Que je me noyais. Je me voyais, par les yeux de l'oiseau, en bas, dans la rivière, en train de me noyer. J'essayais de nager, mais je ne pouvais pas, j'avalais de l'eau.

\* \* \*

Je me suis réveillé le drap collé aux bandages du visage. J'ai respiré.

La télévision allumée passait un documentaire sur les serpents du désert. Il n'y avait personne dans la chambre 327 de la Clinique Ignatiev. Je venais de m'asseoir et d'essuyer la sueur de mon front lorsque l'infirmière Ada Neira est entrée avec un grand sourire. Sans rien dire, elle a saisi la télécommande de la télévision et a augmenté le son. Immédiatement, l'émission s'est interrompue et, avec une

musique de fanfare, le journal télévisé a annoncé un Flash d'Informations.

*Extra. Extra. Extra.*

Le flash consistait en une conférence de presse qu'était en train de donner le Mouvement Amarillo depuis son siège central. À une table très longue, avec une nappe blanche et des verres remplis d'eau, étaient assis, de droite à gauche, l'honorable sénateur Luis Rabat, l'honorable sénateur Martín Acosta, le docteur neurochirurgien Neira, le conseiller plénipotentiaire Jorge Parra et l'honorable sénatrice María Block. L'ensemble des chefs du Mouvement Amarillo. Les trois honorables sénateurs n'ont ni parlé ni participé de quelque manière que ce soit : ils étaient là seulement pour rappeler à la Patrie dans l'inquiétude que le Mouvement Amarillo avait d'honorables sénateurs. Jorge Parra a pris la parole. Sur l'écran, il donnait une impression de sérénité, presque d'assurance. Il a décrit les faits que nous connaissions tous déjà : Pedro Akira visé par un sicaire dans le restaurant italien Forza Garibaldi, trois coups de feu dans la tête, transporté d'urgence à la Clinique Ignatiev. Il n'a pas précisé quel était le plat italien que dégustait le candidat au moment de l'agression, ni donné de détails à propos du calibre de l'arme.

Il a dit qu'Akira avait été en état de mort clinique pendant une heure, mais que, grâce à la courageuse et providentielle intervention du docteur Neira et de son équipe de chirurgiens et d'infirmières, il avait pu revenir à lui. *En ce moment, son état est stable et le pronostic est réservé*, a dit Parra, et c'est sur ces paroles qu'il a conclu. Personne n'a applaudi mon salut. Personne n'a même soupiré de soulagement. La presse officielle tremblait face à la possibilité de laisser échapper un geste qui aurait pu indisposer le très bienveillant président de la République. Immédiatement après, c'est le docteur Neira qui a pris la parole. Il a exhibé de fausses radiographies, des schémas

incompréhensibles, des courbes de signes vitaux en montagnes russes. Des trois balles tirées, a-t-il affirmé en montrant la radiographie d'un crâne, l'une était ressortie sous l'os de la mandibule, l'autre avait brisé l'os pariétal sous la cavité orbitale et la troisième était restée plongée dans le crâne. Il avait dû la retirer lui-même au terme de deux opérations chirurgicales de plus de trois heures chacune. Il m'est venu le soupçon que les radiographies étaient celles du crâne du véritable Pedro Akira.

Le docteur Neira a alors montré des photos des deux interventions (d'autres interventions similaires, certainement : il est assez banal dans la République d'aller à l'hôpital à cause de balles tirées dans le crâne). Lorsqu'il a eu bien capté l'attention des journalistes et du public en général, le docteur a dit que, dans le cas où Pedro Akira survivrait, celui-ci mettrait au moins trois semaines à récupérer complètement l'usage de la parole. Une balle lui avait abîmé la langue, qui serait reconstruite par opération chirurgicale grâce à une greffe du muscle pectoral. *Ce n'est que lorsqu'il aura récupéré l'usage de la parole, deux semaines après l'opération, que nous saurons en toute certitude dans quel état se trouve le cerveau*, a-t-il ajouté, l'air très grave. Ensuite, il a précisé que mon visage n'avait pas été touché, à l'exception de l'orifice de sortie dans l'os pariétal, qui allait être réparé dans les prochaines heures, et des membranes déchirées des muscles du cou, sous la mandibule, qui pouvaient elles aussi être réparées. Pour conclure, il a dit que, le lendemain, les premières visites des proches et des membres du Comité central du Mouvement Amarillo allaient être permises.

Il y a eu alors un fondu au noir et une publicité de gélatine s'est déchaînée. L'infirmière Ada Neira s'est avancée d'un pas jusqu'à la tête du lit. Alors, comme si c'était par hasard, comme s'il s'était agi d'une feuille se détachant d'un arbre, elle a posé sa blanche et délicate main sur mon

épaule virile et a discrètement pleuré. Sur le véritable Pedro Akira, j'imagine, qui était mort avant que les opérations décrites par son père aient pu être faites. J'ai compris sa douleur. J'ai recouvert sa main fraîche de la mienne. Les jeunesses du Mouvement Amarillo ont continué à chanter depuis la rue couverte de flaques d'eau.

\* \* \*

Les publicités ont pris fin et le journal télévisé a repris son cours. Musique de compresseurs pour robots, suivie d'une voix d'avaleur de sabres, annonçant que le journal télévisé de ce soir commencerait par une allocution de monsieur le président de la République. De l'éminent Tomás Del Pito. Bien calé dans sa petite chaise, l'éminent a affirmé pendant son allocution que le gouvernement qu'il présidait avait découvert et démantelé trois projets antérieurs d'assassinat de Pedro Akira. Il a recommandé à la population de ne pas oublier cela. Il a aussi dit que Pedro Akira avait renoncé à son escorte policière et avait choisi une escorte privée qui avait failli. Il a souhaité un prompt rétablissement au candidat. Il a ajouté que l'opposition ne devait pas profiter de l'absence de son chef pour tenir des conférences de presse qui ressemblaient plutôt à des meetings de campagne politique, que la démocratie ne consistait pas en cela (il n'a pas précisé en quoi elle consistait). Il a dit aussi que l'opération policière destinée à mettre la main sur l'agresseur du candidat n'avait pas encore donné de résultats, mais que les services secrets y travaillaient intensément.

Ensuite il a aspiré profondément, vidé entièrement un verre d'eau, fixé la caméra avec ses mirettes d'Enfant Jésus et ajouté que les manifestations publiques non autorisées, du genre de celle à laquelle les membres du Mouvement Amarillo participaient en face de la Clinique Ignatiev,

étaient illégales, et qu'elles seraient dispersées sans égards au cours de l'après-midi. Pour conclure, l'éminent Del Pito a dit qu'il espérait que les dirigeants du Mouvement Amarillo étaient meilleurs médecins que politiques, *pour que Pedro Akira s'en tire et qu'il y ait une véritable lutte démocratique au cours des mois à venir*. Il a enfin pris congé comme d'habitude, invoquant son Dieu, sa Vierge et l'ensemble de ses angelots aussi.

Combien d'années j'ai dû supporter, en tant que citoyen, notre très bienveillant *premier*. Envahissant tous les espaces de la radio, de la télévision, de la presse, d'Internet, les ragots des voisins, chacune, sans exception, des conversations de ses sujets. Combien d'années (beaucoup trop) avant de me retrouver ici, en qualité de seul adversaire. Il sera sans doute le personnage principal de cette magistrale narration, le magnanime, il est inutile de le nier, et c'est pourquoi il devient nécessaire de le présenter enfin, d'une manière brève proportionnelle à sa taille. Le premier mandataire, notre minuscule magnanime (furoncle), est toujours très amusant, même s'il a l'air très sérieux à la télévision. Notre Leader. Je n'ai pas eu le délicat plaisir de le connaître personnellement. À la télévision, il ne fait rire personne exprès, quoiqu'ils soient nombreux à rire de lui (il ne connaît aucune blague).

Lorsqu'il parle, ses deux mains découpent toujours l'air, en une symétrie insistante qui ne se brise que lorsque la situation mérite que l'index de la main droite soit dressé et que la main gauche se referme en poing alors qu'il lâche un avertissement, immédiatement retransmis dans les moindres coins et recoins de la vaste République du Miranda. Il prévient chaque fois qu'il le peut, chaque fois qu'il trouve un sujet qui vaut la peine qu'il donne un avertissement. Il avertit par exemple qu'il ne va pas tolérer la corruption. Et tous ses fidèles le croient et applaudissent, enflammés, et le temps que durent les applaudissements,

le minuscule recrute l'aristocratie des bouchers humains de tout le pays, les virtuoses du massacre, pour qu'ils lui assurent la victoire, la sienne et celle des membres de son parti au cours des élections suivantes, à la pointe du fusil et au fil de la machette. Il avertit par exemple, le doigt dressé, le regard posé sur l'infini et au-delà, que pas un seul peso du narcotrafic n'entrera dans ses coffres cette fois-ci. Et le temps que durent les applaudissements ravis, lui se met à recevoir, sans s'inquiéter de savoir de qui cela provient, des mallettes remplies de dollars, des demeures, des avions, des îles ou des centaines de milliers d'hectares de terre productive qu'il ajoute, sans les compter, à ses propres centaines de milliers d'hectares.

Il avertit qu'il n'admettra pas l'ingérence de capitaux étrangers dans les grandes décisions économiques nationales et les masses en extase applaudissent, sautillant de joie et agitant des drapeaux de la République, tandis qu'il vend toutes les banques et tous les supermarchés et toutes les usines et toutes les routes et tout le pétrole et quelques-unes de ses fermes aussi, les plus petites, afin que des entreprises de toute la planète en retirent des émeraudes, de la myrrhe et de l'or. Et si les applaudissements lui en donnent le temps, il vend également, à aussi vite qu'il peut, la jungle tropicale, tout entière avec toutes ses sortes de bêtes et ses singes et tout le reste aussi. Il le fait sans sourciller, le minuscule, sans abaisser l'index, statue de cire très petite, attendant la fin des applaudissements, une fin qui jamais ne vient.

Le discours du leader ayant pris fin, l'adorable infirmière Ada Neira s'est rappelé quelque chose de très urgent qu'elle avait à faire ou alors elle s'est sentie embarrassée parce qu'elle m'avait caressé l'épaule. Elle s'est mise debout, sans rien dire. Elle m'a tourné le dos et s'en est allée. Je l'ai imaginée marchant à pas rapides dans un couloir bondé de gardes du corps, de policiers, d'agents

secrets, d'infirmiers, de malades, de médecins de plusieurs spécialités, d'agents d'entretien et même d'ouvriers du bâtiment avec leurs casques correspondants.

\* \* \*

Les jours suivants ont été ennuyeux à crever. Jorge Parra n'a pas autorisé l'entrée des membres du Mouvement Amarillo, ni celui des émissaires de la presse. Il a dit qu'il le faisait pour préserver la sécurité du plan. Il a dit que nous allions mettre à profit ces journées pour que je commence à étudier le personnage. Que certaines indiscretions dans la presse au sujet de nouvelles interventions chirurgicales allaient rendre plus vraisemblable mon miraculeux rétablissement. Par la voix du docteur Neira, un communiqué pour la radio et la télévision a été transmis, où étaient exprimés des remerciements pour les témoignages d'appui et de solidarité reçus par le patient et où était écartée la possibilité de toute visite pendant les quatre jours suivants, *par décision de l'équipe de chirurgiens et spécialistes qui composent la commission médicale chargée du patient Pedro Akira*. Résignée, la mère d'Akira a abandonné son poste officiel sur un canapé de la salle d'attente de la clinique et s'en est retournée dans son appartement dans le quartier La Soledad.

Je n'ai donc plus pu rien faire d'autre que m'occuper à voir toutes les terribles actions des guérillas staliniennes dans tous les journaux télévisés, à toutes les heures, et que passer aussi mon temps à écouter les détails sur les monstrueuses attaques dans toutes les émissions de radio, de toutes les fréquences (des attaques perpétrées par les Escadrons de la Mort au Miranda, seuls quelques recoins clandestins d'Internet en rendaient compte). En regardant la télévision et en écoutant la radio, j'ai ainsi appris qu'au cours des quatre derniers jours les guérillas



staliniennes avaient enlevé trente personnes dans cinq parties différentes de la géographie nationale : des pauvres, des riches, des policiers et des civils. Elles avaient fait sauter à la dynamite des oléoducs anglais, néerlandais, américains et français, avec de grands préjugés pour les écosystèmes de la République. Elles avaient attaqué un camion plein de soldats, en avaient tué deux ; avaient attaqué un convoi de policiers, en avaient tué trois ; avaient attaqué une prison, avaient libéré plus de quarante guérilleros prisonniers. Dans le journal télévisé vedette, celui qui a la plus grande audience, j'ai appris de la bouche d'un ministre du tout-puissant minuscule une excellente nouvelle : la guérilla était sur le point de disparaître. Le ministre, qui est aussi le propriétaire du journal télévisé, a dit qu'étant désormais défaite stratégiquement, la guérilla stalinienne allait se dissoudre d'elle-même avant que l'armée ne l'anéantisse complètement. Ô bouleversement bourré de saint patriotisme. Ô joie singulière non exempte d'orgueil originel. Comme le tout petit a la main chanceuse dans le choix de ses ministres.

J'ai pu imaginer les masses fidèles au mandataire demiportion : j'ai pu voir comment, grâce aux déclarations du ministre visionnaire, ces masses se lançaient dans des applaudissements qui finiraient en ovations et feraient tant de bruit et dureraient tellement longtemps que l'enfant-président pourrait faire, encore une fois, ce qu'il avait envie de faire. L'insignifiant ministre de l'Intérieur (de la Défense ? de l'Agriculture ? ils avaient tous l'air identiques sous la cravache de Del Pito) se voyait déjà inspiré par la fantastique nouvelle de la fin des guérillas, celle qu'il venait de donner lui-même, il était déjà très ému et c'est presque en criant qu'il a annoncé aussi que des sources de l'Intelligence militaire avaient confirmé ce que le peuple savait depuis longtemps : que la guérilla n'existait

pratiquement plus, qu'elle était au bord d'une extinction certaine. Le ministre, imaginant la dimension de l'ovation qui l'attendait pour ce qu'il venait de dire, s'est goinfré de métaphores d'une grande valeur littéraire. Il a dit, entre autres choses, que les guérillas staliniennes n'étaient plus qu'une haillonneuse bande de mendiants. Une meute désespérée de chiens sauvages qui essayaient de vendre un gramme de coca pour survivre. De traîtresses hyènes. Une fois le poème déclamé, il a respiré avec difficulté, a passé un mouchoir sur son front et s'est mis à donner les chiffres qui appuyaient ses dires.

Au cours des derniers mois, selon le ministre, 10 000 guérilléros staliniens avaient déserté. 10 000 autres avaient disparu. 10 000 autres avaient été capturés. Les derniers 10 000 étaient morts de maladies tropicales. Considérant que la guérilla stalinienne avait compté dans ses meilleurs jours 20 000 hommes en armes, selon une information provenant aussi de l'Intelligence militaire, on pouvait comprendre le visage heureux du ministre (et pourquoi les mots *Intelligence* et *Militaire* ne vont jamais ensemble). Écrasé par la démonstration arithmétique, je me suis promis de ne plus voir ou écouter les journaux d'information, pas un seul, le temps que durerait ma convalescence.

\* \* \*

Au matin du troisième jour d'enfermement, tandis que l'infirmière Ada Neira organisait mon petit-déjeuner avec une délicatesse orientale, me laissant me délecter des fins traits de son visage, j'ai osé la tirer d'elle-même pour lui demander s'il serait possible d'avoir un ordinateur avec Internet. Cela faisait trois jours que je passais sans Internet. Bien que je fusse prêt à faire n'importe quel sacrifice pour la République, je n'étais pas prêt à le faire sans

ordinateur. Je m'étais moi-même surpris positivement par ma propre capacité à ne pas avaler un verre, mais c'était une chose de me préparer à gouverner la République du Miranda vierge d'alcool, et une autre, très différente, de le faire sans avoir aucun accès à l'information. L'infirmière Ada Neira, m'offrant un sourire qui a illuminé la matinée, a dit qu'elle devrait en parler avec Jorge Parra. Quinze minutes après, en revenant pour emporter le plateau vide, elle a apporté sous le bras un moderne ordinateur portable (celui de secours de son père, dotation de la clinique, encore non utilisé, m'a-t-elle dit).

Il y avait une connexion sans fil dans la chambre pour l'ordinateur qui supervisait mon évolution et envoyait cette information à d'autres ordinateurs de la clinique (service indisponible pour le moment dans mon cas, celui-ci étant ultrasecret). L'infirmière Ada Neira m'a demandé, me lançant un regard de ses yeux gris en amande, de ne pas utiliser la caméra pour chatter avec qui que ce soit, parce que dans l'état où j'étais personne ne me reconnaîtrait. Nous avons ri ensemble. Pendant que nous riions, elle a redressé le dossier avec la télécommande, lissé la couverture vert clair et, de ses doigts délicats, elle a légèrement écarté les bandes de mon visage afin que je puisse mieux voir et respirer. Par erreur, ou peut-être pas, en effectuant cette opération, elle a touché mes lèvres. Elle a souri avec une timidité qui a semblé authentique, elle a fait demi-tour et ouvert à peine les persiennes de la fenêtre. Suffisamment pour que pénètre un peu de lumière naturelle, pas assez pour que la lunette d'un fusil ou le téléobjectif d'une caméra puisse me viser d'un autre bâtiment. J'ai souri davantage en la regardant. J'ai senti que ma poitrine s'élargissait dans un sens métaphorique et réel. Toutes les difficultés du plan secret sont devenues, un instant, supportables. Tout avait l'air plus facile en ayant auprès de moi Ada Neira.

Peut-être est-il nécessaire que celui qui écoute encore sache que le personnage principal et unique narrateur de cet incontestable chef-d'œuvre de la littérature occidentale n'est jamais tombé amoureux. Il ne connaît pratiquement pas la femme, le héros, concentré comme il l'a été pendant toute sa vie d'adulte à embrasser la totalité du savoir humain, qui lui a été offert par tonnes à l'Université Nationale du Miranda. Il en a connu deux, c'est tout. Deux femmes. Dans le sens biblique du verbe *connaître*. Une grosse blonde qui l'a violé sur un coin de pelouse de l'Université Nationale du Miranda, tous deux étant saouls et déguisés, au cours d'une fête de Halloween. Voilà pour la première. La deuxième : une bactériologiste maigre que le narrateur a séduite grâce à ses connaissances sur le cosmos et à qui il a essayé d'offrir, le lendemain de l'acte consommé, une superbe boîte de chocolats suisses et un parfum très cher. La destinataire a regardé le héros de haut en bas et a tourné le dos en riant avec dégoût, circonstance qui a conduit le héros à ne plus penser aux femmes (grosses ou maigres), jamais.

Jamais plus jusqu'à la scène pleine d'espoir que je viens de décrire telle qu'elle s'est passée dans la chambre 327 de la Clinique Ignatiev. Jamais, jusqu'à cette matinée ensoleillée où le cœur a semblé battre mieux et plus vite, réveillé de nouveau grâce à la tiède présence de la douce infirmière Ada Neira.

\* \* \*

J'ai passé les jours précédant l'entrée triomphale des membres du Comité central du Mouvement Amarillo à chercher sur Internet des informations sur tout ce qui s'était réellement passé dans la République pendant mon absence. Des informations sur le tout petit président. À l'anxiété d'être le candidat s'ajoutaient l'anxiété